

Bibliothèque numérique

medic@

**Discours prononcé par le Pr H.
Bernheim lors de son jubilé**

***In : Revue médicale de l'Est.
1911. p. 385-94, 1911,
Cote : 90103***

REVUE MÉDICALE DE L'EST

TRAVAUX ORIGINAUX

Discours prononcé au Jubilé du Professeur H. Bernheim

M. le Professeur Bernheim se lève et lit les belles pages suivantes :

« MESSIEURS ET CHERS AMIS,

« Je n'aurais pas de cœur, si je n'étais pas profondément ému par cette touchante manifestation. Le souvenir d'adieu que vous voulez bien m'offrir, chers élèves, chers collègues et tous chers amis, m'est d'autant plus précieux qu'il est l'œuvre d'un éminent artiste, mon ami Victor Prouvé. Mais le médecin, par devoir professionnel, ne doit pas extérioriser toujours ses sentiments intimes, il ne laisse pas transparaître les élans impétueux de son âme. Laissez-moi donc dire simplement à tous : Merci.

« Quand on arrive au bout de sa carrière, et qu'on a devant soi les témoins et les collaborateurs de son existence, l'avenir n'est plus ; seuls les souvenirs du passé revivent, se déroulant avec un singulier éclat, comme un cinématographe vivant.

« Je me vois enfant délicat, frêle, timide. Les années de l'école primaire et celles du collège, si longues, quand elles évoluent, paraissent si courtes, vues à travers le lointain. Autrement longues et encore présentes, paraissent les années de l'enseignement supérieur, pendant lesquelles l'enfant

devient homme, mûrit de corps et d'esprit, acquiert les notions théoriques et pratiques qui formeront le substratum de sa vie scientifique et professionnelle. Qu'elles étaient belles et fécondes, ces années écoulées dans notre vieille Université de Strasbourg, à l'ombre de la grande cathédrale, en cette cité patriarcale, pittoresque, suggestive, où il faisait si bon vivre, au milieu de cette population généreuse, débordante de cœur et de patriotisme français, pleine de verve humoristique, d'une saveur si particulariste, alsacienne et gauloise, laissant à tous ceux qui l'ont goûtée une impression ineffaçable telle, que deux anciens habitants de Strasbourg, qui ne sont pas connus, mais qui ont respiré la même atmosphère, viennent-ils à se rencontrer plus tard dans la vie, retrouvent une communauté de sentiments, et fraternisent dans le culte des souvenirs !

« Et quels excellents maîtres et éducateurs ont dirigé mes premiers pas scientifiques et développé le germe de ma future expérience médicale ! Comme ils excellaient à infuser le sens clinique et la méthode, ces maîtres des hôpitaux, où je remplissais les fonctions d'externe et d'interne, Forget, Schutzenberger, Hirtz, Stœber, Kuss, Sédillot, Rigaud, Hergott et Hecht, dont quelques-uns sont encore présents à vos souvenirs !

« Il m'a été donné, pendant ma scolarité à Strasbourg, de saluer l'aurore de grandes découvertes qui ont honoré la médecine française du dernier siècle : *l'asepsie chirurgicale*, dont le vrai précurseur fut Kœberlé, mon ancien maître et collègue de l'agrégation ; la *contagiosité de la tuberculose*, dont Villemain, alors répétiteur à l'École du service de santé militaire, couvait l'idée qui devait éclore plus tard au Val-de-Grâce ; et cette idée germait pendant les études histologiques sur *le tubercule* qu'il commença sous la direction de Morel.

« Rappellerai-je que Coze et Felz, par leurs recherches mémorables sur les bactéries dans les maladies infectieuses, comptent parmi les précurseurs de la microbiologie ? Le mot *microbe* lui-même, a été créé par Sédillot ; il est d'origine strasbourgeoise.

« Deux années à Paris, où Grisolle, Béhier, Trousseau, Auguste Ollivier, Cornil, Ranvier, furent mes principaux maîtres, puis mon concours d'agrégation, puis six mois à Berlin, où je suivis les leçons de Traube, Frerichs, Virchow, terminèrent ma scolarité médicale.

« J'étais agrégé stagiaire à la Faculté de Strasbourg. Vint l'année terrible et tout croula ! L'Alsace fut envahie ; un ouragan de feu passa sur notre ville. Nos élèves et jeunes maîtres se dispersèrent ; les uns restèrent dans les ambulances de Strasbourg ; Gross fut de ceux-ci ; d'autres allèrent soigner les blessés de Wissembourg et de Frœschwiller ; je fus de ceux-là, et de nos ambulances de Haguenau, nous vîmes bombarder et brûler notre cité universitaire ; et quand, après la capitulation, je revins à Strasbourg, mon foyer était en cendres ; mes livres, mes effets, mon diplôme de docteur n'existaient plus. Nous repartîmes à travers la Suisse rejoindre l'armée française. A Lyon, je rencontrai, parmi quelques-uns de nos élèves, un jeune aide-major qui partait pour l'armée de l'Est, où il fit vaillamment son devoir. Il devint plus tard mon interne à Nancy ; il est aujourd'hui mon collègue ; c'est mon ami, le Professeur Herrgott.

« Je partis avec mon regretté ami Christot, en qualité de chirurgien en chef adjoint de la 3^e ambulance lyonnaise, attachée au 24^e corps d'armée ; nous soignâmes les blessés de Nuits et de Dijon, nous ramassâmes des Garibaldiens, des légionnaires du Rhône, des Poméraniens, sur les champs de bataille. Une ambulance lyonnaise fut massacrée près de la nôtre ! Que ces souvenirs sont lointains et me paraissent si proches ! Puis vint le traité qui livrait notre pays à l'Allemagne, le transfert de notre Faculté à Nancy, son association avec l'ancienne École secondaire de cette ville.

« L'adaptation nouvelle ne se fit pas sans tiraillements douloureux. Les souvenirs de Strasbourg étaient trop récents ; et notre nouveau champ d'enseignement clinique, l'hôpital Saint-Charles, avait un aspect lugubre qui navrait le cœur.

« Nous trouvâmes chez plusieurs de nos collègues de Nancy une hospitalité qui rompit la glace. Rapellerai-je la petite maison modeste et harmonieuse de la rue Saint-Julien

que charmaient d'excellentes auditions musicales et la parole spirituelle de M. Victor Parisot ? Rappelons aussi l'accueil cordial que nous reçûmes de notre confrère, futur collègue et ami, Spillmann ; nous rencontrâmes enfin, parmi nos nouveaux confrères, des modèles de dignité et d'honorabilité professionnelle qui imposaient la sympathie.

« Après avoir suppléé mon maître Hirtz jusqu'en 1878, j'eus l'honneur de lui succéder dans sa chaire.

« Les années s'écoulèrent ; les générations d'élèves se suivirent ; les maîtres disparurent ; la Faculté se renouvela ; j'eus le bonheur de voir plusieurs de mes élèves devenir mes collègues ; ils sont autour de moi. Et nous voici, mon collègue Gross et moi, venus de Strasbourg, jeunes agrégés, les derniers sur la liste, devenus, à notre tour, des doyens et des ancêtres. Ainsi va la vie !

« La clinique a été la passion dominante de ma vie de professeur. Je constatai de bonne heure combien la science livresque reçoit de démentis au lit du malade ; la fièvre typhoïde, les maladies du système nerveux, les affections du cœur, m'apparurent un peu autres qu'elles ne s'étaient classées dans ma tête, à la suite des lectures ; si je rompis sur beaucoup de points avec le dogme classique, ce n'était pas, je pense, par esprit de contradiction, mais par esprit d'observation que je m'attachai à inculquer à mes élèves.

« Je professais depuis treize ans, quand un incident se produisit, qui eut une influence décisive sur mon évolution scientifique.

« J'appris par hasard que, dans un faubourg de Nancy, un modeste médecin venu de la campagne, dont presque aucun confrère ne connaissait le nom, traitait gratuitement les malades par le sommeil provoqué et obtenait des cures. J'allai le voir, avec le plus grand scepticisme. Je connus Liébeault et sa méthode thérapeutique. Je vulgarisai et perfectionnai sa doctrine qui devint l'*École de Nancy*.

« Ce n'est pas sans lutte qu'elle se fit jour. Mes premières publications dans la *Revue médicale de l'Est*, en 1883, passionnèrent même la presse politique nancéienne. Le spirituel rédacteur du *Progrès de l'Est* qui fut cependant de mes

amis, chercha à ridiculiser mes expériences. Dans la presse médicale, ce fut un concert de critiques vives chez les uns, la conspiration du silence chez les autres ; pas une voix approbatrice. Je prêchais dans le désert ou la tempête. Quand j'affirmai que le modeste Liébeault avait raison contre le plus illustre, et à juste titre, des neurologistes, quand j'établis que l'hypnotisme n'est pas une névrose hystériforme, comme *la Salpêtrière* le professait, mais un simple sommeil provoqué par suggestion, quand je montrai que l'hypnotisme avait des applications thérapeutiques et n'était pas seulement un appareil de phénomènes curieux, sans applications pratiques, toute *la Salpêtrière* partit en guerre contre moi.

« Nier un dogme scientifique, solidement établi, étayé par toutes les autorités médicales ! On critiqua mes expériences dépourvues, disait-on, de méthode, on railla notre thérapeutique. J'étais hypnotisé par mon enthousiasme. On m'attribua quelques exagérations et aberrations de notre doctrine qui n'étaient pas miennes ! Je dus braver un certain discrédit et certains sourires discrets de mes confrères. Quelques-uns pensèrent que j'avais déraillé de la voie scientifique. Je n'étais plus médecin, mais un vulgaire hypnotiseur, un thaumaturge ; certains le croient encore. Le mot hypnotisme et même le mot suggestion sonnent toujours mal aux oreilles du public et même des médecins souvent aussi peu éclairés que le public sur cette question ; c'est une pratique anormale, mystérieuse, dangereuse, qui dissocie les facultés de l'esprit ; c'est du cambriolage cérébral !

« Et cependant, ce que je revendique surtout, c'est le mérite d'avoir dégagé la suggestion du mysticisme et de l'occultisme qui l'obscurcissaient, depuis l'ancien magnétisme, jusqu'à l'hypnotisme de Braid, et même jusqu'au sommeil provoqué de Liébeault. J'ai voulu établir que les phénomènes dits hypnotiques, ne sont que des phénomènes de suggestion, physiologiques, qui se produisent spontanément, et qui peuvent être réalisés expérimentalement à l'état de veille, sans manœuvres spéciales, grâce à une propriété inhérente au cerveau humain, la suggestibilité.

« Toute idée évoquée dans le cerveau qui l'accepte est une suggestion ; telle est ma formule.

« J'ai cherché aussi à dégager la thérapeutique suggestive de l'ancien hypnotisme, j'ai créé la psychothérapie à l'état de veille, par les divers procédés de suggestion, parmi lesquels la *persuasion verbale*, et j'établis que cette thérapeutique ne s'adresse qu'à l'élément psychonerveux, au dynamisme psychique si fréquent dans les maladies.

« Aujourd'hui l'ancien hypnotisme de la Salpêtrière a fait son temps. La lutte est presque terminée. Cependant, on n'accepte pas encore sans réserve ma conception de la suggestion, trop compréhensive, trop simpliste, dit-on. On accepte bien ma psychothérapie, mais on ne veut plus que j'en sois l'initiateur, parce que je l'appelle *suggestion* et que la suggestion serait toujours de l'hypnotisme à l'état de veille.

« D'autres prétendent avoir inventé, à la place de ma thérapeutique suggestive, qu'ils disent thaumaturgique, la vraie thérapeutique psychique qu'ils disent seule rationnelle, puisqu'ils ne l'appellent plus suggestion, mais *persuasion*, comme d'ailleurs je l'ai appelée avant eux !

« Chose singulière ! De grands articles parus dans les grandes Revues françaises attribuent à la psychothérapie une origine suisse ; ils ne prononcent pas le nom de Nancy ; ils ignorent ce que j'ai fait et écrit depuis 28 ans. Ainsi va le monde ! Qu'importe ? La vérité reste ! La conception de la suggestion a fait ma philosophie, sans amertume !

« J'ajoute que cette conception, graduellement mûrie dans mon esprit, a bouleversé et modifié beaucoup de mes idées cliniques. Si j'ai pu apporter quelques lumières dans l'étude du dynamisme psychique des maladies, dans le chaos obscur et confus de l'hystérie, des neurasthénies, des psychonévroses et même de l'aphasie, c'est à la doctrine de la suggestion que je le dois.

« Une maladie bizarre, que les anciens considéraient comme une fureur utérine, que les modernes appellent un monstre pathologique indéfinissable, maladie qui tord, convulsionne, suffoque, hallucine ou plonge en léthargie,

dit-on, nombre de femmes et quelques hommes, l'hystérie, malgré son appareil impressionnant, n'est plus pour nous une maladie ; c'est une simple réaction psychonerveuse, que déchaînent, chez certains sujets, certaines émotions et que répète chez eux souvent l'auto-suggestion émotive. Et ces pauvres femmes, que, dans les siècles précédents, on exorcisait parfois, comme possédées, quand on ne les brûlait pas comme sorcières, qu'aujourd'hui on se contente d'isoler, de doucher, de bromurer à outrance, en vérité nous les guérissions, comme par enchantement, par la simple psychothérapie.

« L'hystérie se cultive, comme beaucoup de modalités nerveuses. Dans les hôpitaux cliniques, l'exploration et l'expérimentation médicales agissant comme suggestion inconsciente, dans les services où beaucoup d'hystériques réunies fonctionnent de concert, l'entraînement et l'imitation perfectionnent et systématisent tout cet appareil étrange de phénomènes : c'est de *l'hystérie de culture*.

« Nous agissons en sens contraire, nous conjurons la crise, nous *inhibons* par l'éducation suggestive toute cette fantasmagorie nerveuse. L'hystérie est vaincue. Cela a été pour moi une grande surprise et une grande satisfaction dans ma carrière de psychiatre !

« Que n'en est-il de même pour les neurasthénies et les psychasthénies ? Mais ce ne sont pas là, comme je le croyais autrefois, comme presque tous les médecins le croient encore, de simples modalités dynamiques, comme la crise d'hystérie, de simples représentations mentales que la *persuasion* peut effacer. Ce sont des maladies, des évolutions morbides auto-toxiques souvent constitutionnelles, qui ont leur durée cyclique, qui sont rebelles à la suggestion, et ceci a été pour moi un enseignement et une déception, à mes débuts dans la psychothérapie.

« Et en dehors du domaine médical, que de graves questions sociales et humanitaires sont éclairées par l'étude du psychisme humain, à la lumière de notre doctrine et de nos observations ! Éducation des enfants, discipline et direction des instinctifs et impulsifs anormaux, aberrations collectives

et psychologie des foules, responsabilité humaine, libre arbitre, hygiène morale et hygiène sociale, tous ces problèmes sollicitent impérieusement notre curiosité anxieuse.

« Mais il en est des vérités philosophiques, comme des vérités scientifiques. En les abordant au grand jour, on s'expose à froisser certaines vérités conventionnelles et officielles, à heurter des opinions accréditées depuis des siècles, comme des dogmes. Dans un grand congrès, à Nancy, j'ai pu moi même en faire la douloureuse expérience.

« Mais c'est assez parler de moi. Le moi est haïssable, dit-on. Pardonnez-moi d'avoir évoqué ces fragments de souvenirs personnels et permettez-moi d'ajouter, à ceux qui me concernent, un souvenir associé de l'évolution médicale qu'ont vécue ceux dont l'éducation a été contemporaine et un peu antérieure à la mienne.

« Qu'elle était simple et modeste, la science médicale d'autrefois ! L'anatomie normale et pathologique, sans microscope, la physiologie, élémentaire, des notions de physique et de chimie qui n'avaient rien de médical, les pathologies interne et externe avec les cliniques, sans laboratoire, peu d'instruments, l'ophtalmologie sans ophtalmoscope, la laryngologie, sans laryngoscope, c'était à peu près tout ; et l'on comblait encore le vide scientifique par des joutes oratoires philosophiques sur le vitalisme et l'organisme, *l'École de Montpellier et l'École de Paris*.

« La chirurgie appliquée à la pathologie externe était, si je puis dire, à fleur de peau ; elle ne pénétrait pas dans la profondeur des organes, sous peine de mort.

« Vint *Pasteur*, et de son génie naquirent les théories microbiennes et l'antisepsie réalisée par *Lister*. Le bistouri put impunément s'attaquer aux viscères et empiéter sur le domaine médical.

« Malgré cet envahissement par la chirurgie conquérante, la médecine élargit son horizon ; elle s'agrandit par l'observation clinique mieux outillée et plus pénétrante ; elle s'agrandit aussi par les recherches de laboratoire, la bactériologie, la chimie, la physique, les nouvelles méthodes biolo-

giques qui lui apportent une collaboration efficace ; éclairée par elles la clinique, science d'observation qui étudie l'évolution de l'homme malade, ne doit cependant pas être absorbée par elles ; elle ne doit pas abdiquer son autonomie.

« Les éléments jeunes de notre Faculté apportent à notre *Réunion biologique* une large contribution à l'édifice nouveau en construction, encore un peu incohérent, comme l'art moderne, mais qui marque une date et renouvellera peut être nos conceptions scientifiques.

« Aboutira-t-elle, comme couronnement de l'édifice, à agrandir notre thérapeutique encore dans l'enfance ? Les nouvelles générations verront-elles le triomphe de la lutte contre les maladies infectieuses et contagieuses ? Aurons-nous des vaccins prophylactiques et des sérums curateurs ? Créons-nous l'immunité contre les toxines microbiennes ? Pourrons-nous reconstituer le chimisme physiologique de l'organisme et combattre efficacement les dyscrasies toxiques constitutionnelles et acquises ?

« Souhaitons-le, avec la confiance que nous inspirent les merveilleux résultats déjà acquis, et saluons l'ère scientifique contemporaine, comme l'aurore d'une thérapeutique nouvelle ! Que les sceptiques ne découragent pas les croyants ! Tant de miracles scientifiques s'accomplissent de nos jours !

« Sans doute l'enfantement des idées nouvelles ne se fait pas sans labeur et sans agitation. Le champ médical, fouillé et défriché, toujours en mal de conceptions nouvelles, est encombré par une trop luxuriante végétation qui dépasse la capacité digestive et assimilatrice de nos jeunes futurs médecins. Nos Facultés ne sont plus uniquement, comme autrefois, des écoles professionnelles ; ce sont en outre des Facultés de sciences qui font, en dehors du domaine médical, des biologistes et des savants ; elles alimentent l'enseignement de l'Institut Pasteur, elles font de la science pure et appliquée.

« Cette multiplicité d'enseignements qui jusqu'ici s'adresse aux seuls futurs médecins, au risque de les surcharger et de s'émietter, la réorganisation nécessaire de l'enseignement

médical trop complexe, trop touffu, le recrutement du personnel enseignant, les concours d'agrégation, tout cela soulève des problèmes, excite des conflits ; les professeurs, les agrégés, les élèves, les praticiens, tout s'agite ; tous les intérêts scientifiques, scolaires, professionnels, altruistes, opportunistes et aussi égoïstes, entrent en jeu ! C'est humain ! C'est la concurrence vitale ! C'est la lutte incessante pour les intérêts idéalistes de la science et les intérêts matériels de la vie. Les institutions actuelles ne sont plus adaptées à la profonde transformation qu'ont subie les sciences médicales. Peut-être aussi ne sont-elles plus adaptées aux nouvelles conditions sociales ? Espérons que du choc des idées naîtra la lumière. Aujourd'hui, c'est encore la confusion.

« Je termine, Messieurs et chers amis, en m'excusant d'avoir fatigué votre attention par une conférence un peu incohérente qui sera ma dernière.

« Je laisse ma Clinique en toute confiance à mon cher Collègue ; elle ne périlitera pas entre ses mains. Sans doute, chers élèves, grâce aux récentes et futures découvertes de laboratoire, sera-t-il appelé à vous montrer une thérapeutique plus efficace que la mienne, et à guérir le scepticisme que mon ignorance vous a peut-être inoculé. Je le souhaite de tout cœur, sans jalousie rétroactive. Je laisse notre Faculté entre les bonnes mains de notre excellent ami et Doyen, et l'Université florissante, administrée par notre éminent Recteur qui lui donne tout son cœur et toute son intelligence. Elle restera toujours l'Université modèle, avec notre Faculté de médecine, comme un des plus beaux fleurons de sa couronne !

« Je ne vous dis pas adieu, car, de près comme de loin, je vivrai toujours avec vous. Et si Dieu me prête vie, je compte venir quelquefois me réchauffer au foyer scientifique de notre *alma mater* nancéienne ! »
